

Atelier du 07/10/2019

« A vos marques, prêt, partez »

RETOUREN OPTION

Morondova – Madagascar

Demain, c'est le grand jour ! Départ à 6 h du matin pour Belo sur Mer. 100 kilomètres de piste, cela stresse un peu Seta, notre chauffeur, qui n'a jamais vécu pareille aventure. Et par ricochet, le stress nous atteint ma sœur et moi. Saura-t-il s'en tirer ? La nuit ne fut pas très tranquille. Heureusement, dans la pension où il loge, notre chauffeur a sympathisé avec des collègues qui partent en cortège vers la même destination.

A 6 h, le convoi de cinq 4x4 s'élance dans les rues de Morondova, où déjà les marchands ambulants étalent leurs maigres marchandises. Ça et là, des chèvres gambadent, broutant les herbes sèches des bas-côtés. Nous quittons la ville, et après quelques kilomètres d'asphalte, nous nous engageons sur la piste. La poussière de terre rouge s'envole à chaque tour de roue, recouvrant les véhicules d'un voile de couleur. Nous nous enfonçons dans la brousse, ballotés par les ornières profondes. Nos reins sont mis à rude épreuve. Le paysage défile lentement sous nos yeux : de maigres buissons laissent place à des manguiers, et ça et là des baobabs surgissent, majestueux.

Au détour d'un virage, perdu au milieu de nulle part, surgit un village de quelques cases, d'où sortent des villageois surpris par les touristes, une nuée d'enfants sur leurs talons. Comment vivent-ils, ces autochtones, si loin de tout ? Cela restera un mystère pour nos cerveaux européens.

Première difficulté du trajet : une grande et profonde étendue d'eau barre le chemin, bordé de prés verts où paissent des zébus. Il y a même des villageois qui se baignent. Mais il faut traverser sans s'enliser, ni noyer le moteur. Les chauffeurs se consultent, et tombent d'accord : il faut prendre son élan et traverser sans s'arrêter. Bien à l'abri dans notre 4x4 nous traversons l'obstacle, faisant jaillir de grands jets d'eau. Ouf, nous avons traversé !

Quelques kilomètres plus loin, une barrière hétéroclite, gardée par deux malgaches, nous contraint à stopper. Que se passe-t-il ? Ils réclament 5 000 ariary pour passer. C'est ni plus ni moins que du racket, mais comment leur en vouloir, le pays est si pauvre. Nous nous acquittons du « péage » et reprenons la route.

Vers midi, le convoi s'arrête pour la pause déjeuner. Les chauffeurs descendent tables et chaises des galeries, et sortent des malles les paniers repas pour leurs riches clients. Nous devons nous contenter de quelques biscuits oubliés dans nos sacs, car nous n'avions pas

prévu un voyage aussi long. Nous les dégustons assis sur une branche qui, rongée par les fourmis, se casse net, nous envoyant dans les broussailles. Plus de peur que de mal.

Nous reprenons la route. Au loin, nous apercevons les marais que nous devons traverser pour rejoindre Belo sur Mer. Il n'y a plus de piste, juste la trace des 4x4 qui ne peuvent franchir cette étendue de vase que pendant la saison sèche. A la saison des pluies, on ne peut rejoindre le village que par la mer. Nouveau conciliabule des chauffeurs qui se mettent en colonne. Nous nous insérons dans la file qui s'élance doucement. L'exercice est périlleux, car les 4x4 dérapent souvent sur la boue visqueuse. Il faut jouer subtilement avec l'accélérateur. Seta est tendu devant la difficulté. Nous échangeons un regard avec ma sœur, mais ne pipons mot pour ne pas alourdir l'atmosphère. Au bout de vingt minutes, nous voilà sortis d'affaire.

Nous découvrons alors Belo sur Mer, village sans eau ni électricité, où sont encore construits à la main les boutres qui desservent la côte du Mozambique. Après avoir déposé nos bagages dans le lodge, nous gagnons la plage, et plongeons dans une eau limpide. En regagnant notre chambre, nous croisons des caméléons qui paressent sur les petits arbustes entourant le jardin. Le rhum arrangé, servi avant le dîner, a vite fait de dissiper les angoisses accumulées.

Las. Le lendemain, il faut prendre la route, mais sans le convoi protecteur. Nous sommes seuls, car les autres véhicules poursuivent leur chemin vers le nord de l'île. Munis cette fois d'un panier repas pour le déjeuner, nous traversons le village. L'étendue du marais est là. Nous sentons l'appréhension de Seta, et même la peur. Le 4x4 s'avance sur la vase, dérape, se rétablit. Peut-être cela va-t-il bien se passer. Petit à petit, nous progressons, au milieu de nulle part. Si jamais nous tombons en panne, comment s'en sortir ? Personne à l'horizon que cette zone hostile.

Nous sommes maintenant à mi chemin, lorsque nous entendons ce que nous craignons plus que tout : les roues patinent dans la boue humide. Seta s'arrête, passe la marche arrière, puis la première pour essayer de sortir de l'ornière où le 4x4 s'immobilise. Rien à faire ! Le lourd véhicule est prisonnier de la vase. Seta sort du 4x4 et constate avec effroi que les roues sont enfoncées jusqu'à la moitié du moyeu. Nous sommes prisonniers des marais !

Comment allons-nous sortir de là ? L'angoisse monte. Nos visages reflètent notre inquiétude. C'est alors que, surgissant de nulle part, nous voyons s'approcher une nuée de jeunes gens vers notre véhicule immobile. Ils sont une vingtaine à pousser, montant sur la carrosserie, et réussissent à sortir le 4x4 de sa gangue de boue. Bien sûr, il a fallu payer ces valeureux dépanneurs, mais sans leur intervention, nous y serions encore !

Arrivés sur la terre ferme, Seta est descendu et a lavé tant bien que mal ses pieds et ses jambes de la boue accumulée, en poussant un grand soupir de soulagement. Et nous aussi. Nous nous en souviendrons longtemps de ce voyage à Belo sur Mer !

Danielle Mercier